

Marie Blaise

Université Paul-Valéry, Montpellier 3 (CRISES, UR 4424)

Le Moyen Âge : passés recomposés et (in)disciplines

The Middle Ages: Composed Pasts and the Lack of Discipline(s)

Between flagrant contradictions and successive denials, scholars and artists, unequally, have been constructing the idea of the Middle Ages since the 16th century. Generations were derogatory of the Dark Ages, or the “middle age”, and unflattering texts by Enlightenment philosophers are well known. In the dawn of the 19th century, the idea of Middle Ages appears as both a symptom and a privileged locus for the study of the ruptures and concordances between Classical and Romantic conceptions as, in the mist of the French Revolution, the paradigms that governed history no longer hold. During all the 19th century, reconstructing the Middle Ages blurs the borders between the various orders of knowledge and the new academic disciplines, and opens a *via regia* to the complex reassessment of literature.

Focusing on the choice of the Middle Ages as an “historical other”, this article comments on these disputes in order to assert that, if the medieval period has always been the result of an *a posteriori* construction, it is as a part of the rise of modernity.

Keywords: Middle Ages, 19th century, orders of knowledge, literature, history

Mots-clés : Moyen Âge, XIX^e siècle, partage des savoirs, littérature, histoire

La grande passion pour le Moyen Âge qui commence dans la seconde moitié du XVIII^e siècle constitue l'un des grands phénomènes culturels de masse en Occident. C'est un lieu commun (à tous les sens de l'expression) des études

dix-neuviémistes, de l'histoire littéraire, de l'histoire des représentations. L'intense production de cette mode médiévale pénètre l'art dans son ensemble, de la littérature à l'architecture, de la peinture à la musique¹ : le néogothique, le roman historique, les mouvements troubadours et préraphaélites, le théâtre lyrique, le romantisme lui-même² en sont autant d'expressions. C'est que le « goût du Moyen Âge »³ a touché toutes les classes sociales ; en témoignent, dans ce qu'il est convenu d'appeler les « arts mineurs », les monuments mortuaires⁴, images, gravures, enluminures, vitraux bon marché. Le confirment encore, les contrefaçons⁵, fausses ruines, manuscrits, tapisseries imitées, copies grossières ou véritable travail d'érudition, qui inondent le marché de l'art. On s'est habillé, on a mangé et bu Moyen Âge – et cela, contrairement à une idée longtemps reçue, d'un bout du siècle à l'autre, différemment certes, sarcastiquement parfois, mais avec constance, comme en témoignent Flaubert ou Huysmans ou encore cet extrait du journal des frères Goncourt qui révèle, avec un peu de perfidie, que Zola lui-même avait succombé – nous sommes alors en avril 1891 :

[...] des chaises à dossier doré de sept pieds, où on est reflété dans des glaces aux cadres faits de chasubles d'or et d'argent, où on aperçoit la rue de Paris à travers le coloriage archaïque d'un vitrail, où on évoque le ménage dormant dans une ruelle défendue par une grille de fer forgé... Tout ce décrochez-moi-ça *cathédraleux* fait un drôle d'entour à l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana*.⁶

Or, on le remarque moins souvent, cet engouement général pour le Moyen Âge apparaît à un moment crucial de l'histoire de l'Europe, temps de conversion des valeurs d'un ancien régime (politique, religieux, artistique...) en un monde nouveau ; moment de crise presque paradigmatique qui voit, disons-le comme pêle-mêle, l'avènement du Romantisme, de la Révolution Française, du catastrophisme, du partage des savoirs – partage de l'instruction et partage des disciplines⁷. Dans ce contexte, le phénomène culturel que représente le Moyen Âge se présente comme une chambre d'écho des événements, des positions politiques

¹ Voir M. Blaise, « Du passé composé. Le Moyen Âge et le bloc magique », *L'anachronisme nécessaire : le Moyen Âge moderne et contemporain*. Tangence, n° 110, 2016, p. 13-57.

² Pour Madame de Staël, le romantisme est le nom de la littérature moderne dont l'origine est médiévale.

³ Ch. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, La Boutique de l'histoire, 2002.

⁴ Comme le monument funéraire d'Héloïse et Abélard au Père Lachaise (et son histoire).

⁵ Ainsî des poèmes d'Ossian, de Thomas Chatterton, inventeur de Thomas Rowley, ou d'Horace Walpole, célèbre auteur du *Château d'Otrante*.

⁶ Ed. et J. de Goncourt, « 2 avril 1891 », dans : *Journal*, t. 3, 1887-1896, éd. R. Ricatte, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 568.

⁷ J. Starobinski, « Le partage des savoirs », dans : *L'apprentissage du savoir vivant. Fonction des grands collèges européens*, sous la dir. de P. Viallaneix, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 21-36.

et des orientations scientifiques, des croyances religieuses et des jugements esthétiques : il les réverbère, elles s'en emparent, il s'en nourrit. Nostalgiques du royaume de France et partisans de la République, « dévots de Marianne et enfants de Marie » pour reprendre une expression de Christian Amalvi, se disputent Jeanne d'Arc ou Duguesclin. En même temps que se développe l'idée de Moyen Âge, les contradictions qui l'alimentent contribuent à faire de la période « intermédiaire » un objet historique et littéraire d'une étonnante plasticité.

Comme l'écrivit Huysmans :

À n'en pas douter, ce fut une singulière époque que ce Moyen Âge [...]. Pour les uns, il est entièrement blanc et pour les autres, absolument noir ; aucune nuance intermédiaire ; époque d'ignorance et de ténèbres, rabâchent les normaliens et les athées ; époque douloureuse et exquise, attestent les savants religieux et les artistes.⁸

Si les choses ne sont pas aussi tranchées, le Moyen Âge est tout de même comme ces kaléidoscopes qui, au début du XIX^e siècle, fascinent savants et écrivains : il réagence sans fin, semble-t-il, les matins du monde et les temps barbares, l'identité des nations et la permanence de l'histoire, la peste et les enchantements. Mais dans ses configurations changeantes, et par un effet de retour non négligeable, l'idée de Moyen Âge a aussi contribué à *mettre en crise* à la fois les contextes historiques qui l'ont vu (re)naître⁹ et que, par cela même, elle a aidé à (re)construire, et la période historique que l'expression désigne¹⁰. Cette plasticité n'a pas toujours été perçue comme un élément négatif : berceau controversé de la médiévistique¹¹, c'est elle cependant qui a offert, aux historiens du XIX^e siècle comme à Germaine de Staël, un nouveau modèle de continuité historique. Et c'est encore en puisant dans cette plasticité que le goût du Moyen Âge aura eu pour conséquence de bouleverser le régime des Belles Lettres et la notion de goût elle-même, *indisciplinant* en quelque sorte la littérature comme l'histoire.

Sur la prééminence des sciences et des lettres

Au moment de la Révolution, il n'est pas rare d'utiliser les savoirs et les disciplines ou les périodes historiques pour arguments politiques. Ainsi, au

⁸ J.-K. Huysmans, *Là-bas* [1891], Paris, Garnier Flammarion, 1978, p. 128.

⁹ Ce sont les humanistes qui inventent le Moyen Âge.

¹⁰ Sans parler des élucubrations du récentisme, la question de savoir si le Moyen Âge existe comme période historique est un sujet usuel de l'historiographie.

¹¹ Voir M. Blaise, « Lire le Moyen Âge aujourd'hui ou de quoi le médiéviste est-il le héros ? », dans : *Lire les textes médiévaux aujourd'hui : entre historicité et actualisation*, sous la dir. de P. Victorin, Paris, Champion, 2011, p. 239-252.

tournant du XIX^e siècle, on débat âprement à propos de la prééminence des lettres et des sciences. Cuvier, en apparence, s'en amuse :

On disputait, il y a quelque temps, sur la prééminence des sciences et des lettres : question admirable pour entretenir la conversation quand un bulletin retardait ! Autant aurait valu disputer sur la prééminence du printemps et de l'automne, ou sur celle du soleil et de la pluie. Aussi personne ne s'entendait, ni sur le mot prééminence, que les uns prenaient pour utilité, les autres pour difficulté, ni sur le mot lettres, sous lequel les partisans des lettres rangeaient tout ce qui n'est pas physique ou mathématique, et que leurs adversaires restreignaient à l'art d'écrire. Après qu'on s'étonne si ces discoureurs ne s'accordaient pas !¹²

Nous ne sommes pas encore, comme le remarque Stéphane Zékian¹³, dans le moment du partage des disciplines proprement dit. La notion même de discipline n'est pas fixée. Mais il ne faut pas s'y tromper, le dialogue de sourds qu'évoque plaisamment l'inventeur de l'anatomie comparée n'est pas une simple mondanité. Son article concerne « la part à faire aux sciences et aux lettres dans l'Instruction publique », un sujet que le savant prend d'autant plus au sérieux que, contribuant à définir le patrimoine culturel et mémoriel français après la Révolution, il est éminemment politique. D'ailleurs, les termes de l'amusante « dispute » ne se dissiperont pas aussi vite que les nuages : alors même que les pratiques qu'ils désignent changent, ils continueront de nourrir les représentations disciplinaires de la seconde moitié du siècle¹⁴. C'est dans cette perspective politique que le débat a contribué à définir la littérature de manière de plus en plus spécifique, comme en témoigne Germaine de Staël.

Dans la première moitié du XVII^e siècle, avoir de la littérature, comme avoir des lettres, c'était être cultivé. Avoir des lettres *humanisait*. Les Belles Lettres ont désigné l'ensemble des ouvrages de l'esprit (et donc toutes les disciplines actuelles y compris les sciences), tout en représentant la continuité de la tradition antique dans la *convenance* propre au « Grand Siècle ». Notre idée de la littérature, un ensemble de textes répondant à une visée esthétique, est donc relativement neuve puisque c'est au XIX^e siècle qu'elle s'est généralisée en

¹² G. Cuvier, « De la part à faire aux sciences et aux lettres dans l'Instruction publique », [1807], *Les cahiers d'histoire et de philosophie des sciences*, n° 49 : *Études sur l'enseignement des sciences physiques et naturelles*, Lyon, ENS Éditions, 2001, p. 198. Cuvier commente le *Traité élémentaire de minéralogie avec des applications aux arts* d'Alexandre Brongniart.

¹³ S. Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », *Fabula LTH* 8, *Le partage des disciplines*, 2011 : <https://www.fabula.org/lht/8/zekian.html>, consulté le 30/05/2020.

¹⁴ Voir M. Blaise et S. Triaire, « Puissances de la littérature », dans : *Faut-il brûler les Humanités et les Sciences humaines et sociales ?*, sous la dir. de F. Rousseau et J.-F. Thomas, Paris, Houdiard, 2013, p. 206-220.

même temps que, après la séparation des savoirs entre les sciences et les lettres, s'opérait le partage des disciplines¹⁵. Or, plus les disciplines naissantes se sont désolidarisées du socle initial des Belles Lettres, plus la littérature s'est ouverte à des périodes que celles-ci jugeaient malséantes ou barbares. Mais l'histoire littéraire des écrivains n'est pas celle des universitaires¹⁶ et l'affirmation de l'idée moderne de littérature a été un préalable nécessaire à l'introduction du Moyen Âge dans les manuels : les textes médiévaux ne pouvant soutenir la comparaison avec la « belle langue » du XVII^e, ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que l'histoire littéraire inclura le Moyen Âge dans le corpus de la littérature française. Celle-ci restant définie par la langue (le français, langue de la République unie et indivisible) et non le territoire, tout le corpus médiéval occitan, c'est-à-dire tous les poèmes, romans, chansons de geste des troubadours, en a été et en demeure exclu. Mais, dans le corpus francien, le Moyen Âge aura défait l'opposition entre le siècle des sciences et celui des lettres.

En 1800, pour Germaine de Staël, le mot « littérature » recouvre bien, comme le remarque Cuvier, « tout ce qui n'est pas physique ou mathématique » : elle veut « retracer l'importance de la littérature considérée dans son acception la plus étendue ; c'est-à-dire, renfermant en elle les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits, *les sciences physiques exceptées* »¹⁷. Pourquoi cette exception ? Les travaux des savants de l'Institut ne concernent pas, selon Madame de Staël, « la morale publique » « sans laquelle il n'est point de gloire durable » pour une nation. Eux prospèrent en dehors des régimes politiques auxquels leurs résultats ne causent pas de dommages. Napoléon n'a-t-il pas doublé la campagne militaire d'Égypte d'une campagne scientifique, se faisant accompagner de 150 savants, dont Geoffroy Saint-Hilaire et Monge ? Cuvier lui-même a conservé les prestiges d'un haut dignitaire de l'Institution depuis la Révolution et l'Empire jusqu'à la Monarchie de Juillet. Cette impassibilité des sciences physiques devant les crises de l'histoire les disqualifie de « l'exercice de la pensée » qui pratique la critique des institutions politiques et religieuses, comme le dit précisément le titre complet du livre : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. En ce début de XIX^e siècle, les institutions sociales sont confrontées à une crise historique telle que certains y voient

¹⁵ Voir M. Blaise, « La truite et le problème de l'homme. Autorités paradoxales de la littérature », dans : *Un temps pour tout : Études sur les mutations de l'autorité de l'Antiquité au XXI^e siècle*, sous la dir. de M. Blaise, A. Gonzalez Raymond, Montpellier, PULM, 2019, p. 227-255.

¹⁶ Voir *L'histoire littéraire des écrivains*, sous la dir. de M. Blaise, S. Triaire, *Lieux littéraires*, n° 11, 2009 ; *Fictions d'histoire littéraire*, sous la dir. de J.-L. Jeannelle, *La Licorne*, n° 86, 2009.

¹⁷ G. de Staël, *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, GF, 1998, p. 66.

l'Apocalypse¹⁸. La Révolution semble avoir introduit une discontinuité aussi fondamentale dans l'histoire des hommes que le catastrophisme de Cuvier dans la nature. La perfectibilité célébrée par le siècle des Lumières en paraît ébranlée. Germaine en est réduite à un étrange pari pascalien :

Si tous les efforts devaient être inutiles, si les travaux intellectuels étaient perdus, si les siècles les engloutissaient sans retour, quel but l'homme de bien pourrait-il se proposer dans ses méditations solitaires ? Je suis donc revenue sans cesse, dans cet ouvrage, à tout ce qui peut prouver la perfectibilité de l'espèce humaine. Ce n'est point une vaine théorie, c'est l'observation des faits qui conduit à ce résultat.¹⁹

Elle veut donc analyser « les causes morales et politiques qui modifient l'esprit de la littérature » afin de considérer « comment les facultés humaines se sont graduellement développées par les ouvrages illustres en tout genre, qui ont été composés depuis Homère jusqu'à nos jours »²⁰. Car, si la Révolution et la Terreur ont inscrit dans l'histoire une cassure que la science, qui y est insensible, ne pourra pas combler, ce sera à la littérature de prouver que l'élan de la perfectibilité n'est pas brisé. La « littérature », et non plus les « Belles Lettres ». En effet, un nouveau régime des lettres se met en place, venu d'Allemagne ; il offre un modèle de liaison et une conception renouvelée de l'histoire qui pourrait contribuer à réduire la fracture. Cette pensée, que Madame de Staël, à la suite des Allemands, qualifie de « romantique », met le Moyen Âge au centre de l'histoire pour en faire le principe de l'identité moderne.

La bataille des siècles

Plus qu'aucune autre période historique, le Moyen Âge est un passé recomposé. Les humanistes déconsidèrent ainsi, *medium ævum*, *media tempestas*, les temps intermédiaires qui les séparent de l'Antiquité, enfin « renaissante ». En finir avec le Moyen Âge c'était entrer dans le temps des marchands et la conquête du monde, l'histoire moderne. Les philosophes des Lumières abhorreront plus encore cet âge des ténèbres dans lequel la raison et la perfectibilité ont failli sombrer. Jusqu'à la Révolution.

Vers 1800, la querelle sur la prééminence des sciences et des lettres a un autre front, plus radical : s'y défient le siècle des Lumières (temps de la connaissance

¹⁸ E. Joy Mannucci, « La révolution comme apocalypse positive et apocalypse négative », dans : *L'image de la révolution française*, sous la dir. de M. Vovelle, Oxford, Pergamon Press, vol. III, 1989.

¹⁹ G. de Staël, *De la Littérature...*, *op. cit.*, p. 89.

²⁰ *Ibid.*, p. 65.

et de l'affirmation de la liberté, ou règne des sciences physiques, libertin, destructeur, responsable de la Révolution) et « le Grand Siècle » (siècle de la tyrannie monarchique, ou âge moral, apogée des Lettres et de la langue française). Leurs héritages semblent incompatibles. En 1819, Louis de Bonald évoque ainsi, dans « Sur la guerre des sciences et des lettres », la « période bénie où l'on ne soumettait heureusement pas au compas et au calcul ce qui doit n'être que jugé et senti »²¹. Tel est le contexte du décentrement romantique : venu d'Allemagne et d'Angleterre, dans un moment où les combats de la France contre presque toute l'Europe occupent les esprits, lui se réfère au Moyen Âge. Dans les cercles de la réaction, l'âge des ténèbres se recouvre du voile de la trahison. Il faut un Moyen Âge français. Puisque la langue ne peut être sauvée, l'histoire nationale, avec ses figures héroïques, religieuses et morales, le fera. Lorsque l'effet de mode médiévale se traduira en travail d'érudition, l'histoire de la médiévisque sera celle de ces contradictions²².

L'usage « militant »²³ du XVII^e siècle sera encore repris en 1880 par Brunetière dans son compte rendu du livre de Charles Aubertin intitulé « L'érudition contemporaine et la littérature française du Moyen Âge »²⁴. Il y oppose philologie classique et philologie romane : la première a posé les critères du goût que la seconde se refuse à admettre. Les romanistes (venus d'Allemagne !) ont « la prétention de déplacer le centre de la littérature française » en voulant introduire la chanson de geste dans le canon quand « on ne saurait nier que nos ancêtres aient parlé, du X^e au XV^e siècle, la langue la plus barbare, une langue rude comme leurs mœurs et grossière comme leurs appétits, une langue enfin privée de toutes les qualités qui font le prix, la richesse, et la splendeur d'un idiome ».

Ce « jargon demi-latin demi-germanique » dans lequel « les mots demeurent empêtrés comme un nouveau-né dans ses langes » n'a pu produire rien « de ce qui conserve les œuvres, de ce qui les défend et les soutient contre les révolutions de la langue et du goût ». « Et on peut tirer hardiment de là cette conséquence que, si le XVII^e et le XVIII^e siècle n'ont pas fait plus qu'ils n'ont fait pour cette littérature du moyen âge, c'est qu'ils ont estimé, après y avoir bien songé, qu'il n'y avait rien de plus à faire »²⁵.

²¹ L. de Bonald, *Œuvres choisies, I. Écrits littéraires*, éd. G. Gengembre et J.-Y. Pranchère, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 257.

²² I. DiVanna, *Reconstructing the Middle Ages : Gaston Paris and the Development of Nineteenth-century Medievalism*, Cambridge, Cambridge Scholars, 2008.

²³ S. Zékian, « Les enjeux littéraires de la science de l'homme : Bonald et Cabanis dans la "guerre des sciences et des lettres" », dans : *Le moment idéologique*, sous la dir. d'Y. Citton et L. Dumasy, Lyon, ENS Éditions, 2013.

²⁴ Voir U. Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Librairie Droz, 2004.

²⁵ F. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1880, p. 15 (pour la citation précédente) et 49.

Brunetière se défend de calomnier la « grande histoire » du Moyen Âge. Son mépris va à la littérature médiévale et à ceux qui l'étudient. Les littératures sont comme les rivières qui ne sont importantes qu'à partir de l'endroit où elles deviennent navigables... et la littérature médiévale, à laquelle les tenants de « l'école allemande » prétendent s'intéresser, ne l'est pas du tout. Ébranler le modèle esthétique national, qui éclairait l'âme de la littérature française, au profit d'une décadence inaugurée par le romantisme relève de la trahison : les médiévistes menacent de niveler le champ patrimonial littéraire. Ainsi Gaston Paris accusant, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, en 1865, le faux goût de ceux qui croient déroger en passant de la lecture d'Homère à celle de la *Chanson de Roland*. La philologie romane sera accusée d'avoir contribué à la défaite de la France face à l'Allemagne... C'est Gustave Lanson qui, en 1894, fera pour la première fois une large part au Moyen Âge dans son *Histoire de la Littérature française*²⁶.

Ainsi, défaisant l'opposition entre XVII^e et XVIII^e siècles, éteignant la vision centralisée du siècle-soleil, le Moyen Âge a établi une autre continuité.

« La vraie vie »

En 1750 paraît le *Tableau philosophique des progrès de l'esprit humain* de Turgot. Peu après la Révolution, Condorcet en reprend presque littéralement le titre dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* mais, de « philosophique », le tableau est devenu « historique ». Comme pour son illustre prédécesseur, le caractère de perfectibilité de l'homme est le mouvement de l'histoire :

Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, [...] que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide ; mais jamais elle ne sera rétrograde.²⁷

La crise est donc assujettie au vecteur du progrès qui la traverse comme naturellement : elle peut suspendre un moment son mouvement, mais ni

²⁶ Le Moyen Âge autorise en quelque sorte Lanson à introduire, dans son histoire de la littérature française, le XIX^e siècle. « On verra en lisant cette histoire, que j'y ai fait une grande place au Moyen Âge, une grande aussi au XIX^e siècle ». G. Lanson, « Avant-propos », dans : *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1951 (éd. complétée par P. Tuffrau), p. X.

²⁷ N. de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, [réédigé en 1793-94 ; première édition 1795], Paris, Flammarion, 1988, p. 80-81.

l'inverser ni altérer durablement la perfectibilité de la nature humaine. Le cours des choses, nécessairement, absorbe le phénomène de discontinuité que représente la catastrophe et la crise, tôt ou tard, se franchit toujours dans le bon sens.

L'Esquisse est bien connue pour sa critique féroce du Moyen Âge, « cette époque désastreuse » où, à cause de « l'anarchie féodale », dont la « législation [...] fut incohérente et barbare », l'on a vu

l'esprit humain descendre rapidement de la hauteur où il s'étoit élevé, et l'ignorance traîner après elle, ici la férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la corruption et la perfidie. À peine quelques éclairs de talents, quelques traits de grandeur d'âme ou de bonté, peuvent-ils percer à travers cette nuit profonde. Des rêveries théologiques, des impostures superstitieuses, sont le seul génie des hommes, l'intolérance religieuse est leur seule morale ; et l'Europe, comprimée, entre la tyrannie sacerdotale et le despotisme militaire, attend dans le sang et dans les larmes, le moment où de nouvelles lumières lui permettront de renaître à la liberté, à l'humanité, et aux vertus.²⁸

Ces « nouvelles lumières », la Renaissance et la Réforme, ont heureusement fait leur œuvre ; comment pourrait-il être question de porter quelque nostalgie à ce désastre que fut l'âge des ténèbres ? Pourtant au moment où s'écrit *L'Esquisse*, il y a déjà quelque temps qu'en Angleterre et en Allemagne, se développe un goût pour le Moyen Âge. Une nouvelle forme de continuité s'esquisse, que Germaine de Staël introduira en France : les siècles obscurs deviennent temps des commencements, nouvelle affirmation de l'identité moderne et de l'histoire. C'est le célèbre passage de *De l'Allemagne* :

Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie, dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne. [...] La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau ; elle exprime notre religion ; elle rappelle notre histoire ; son origine est ancienne, mais non antique.²⁹

²⁸ *Ibid.*, p. 163.

²⁹ G. de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, GF, 1968, p. 211.

« Romantique » désigne les chants des troubadours *et* les romans contemporains. La littérature romantique est *historique* parce qu'elle est le seul lieu possible d'exercice de la perfectibilité. L'intermédiaire devient pivot, force d'appui. De cette nouvelle forme de continuité nous donnerons trois exemples.

Comme l'écrit Dominique Triaire³⁰, le Moyen Âge de Jean Potocki fait exception dans le paysage français de 1790. L'érudit polonais défend une méthode historique différente des tableaux chronologiques :

Il m'a toujours paru que ceux qui se plaisoient à décharner l'histoire, pour ne présenter presque que des squelettes chronologiques, ornés des fleurs de leur éloquence ou des réflexions de leur morale, étoient premièrement lus rarement & avec dégoût, & en second lieu il m'a paru qu'ils montroient peu de confiance dans le critère de leurs lecteurs.³¹

Dire le passé selon les règles du goût présent revient à exhiber des squelettes rhétoriques qui ne touchent pas le public. Or, pour incarner l'histoire, il faut le Moyen Âge :

Je dis que mes recherches remonteront, parce qu'en effet, je ne passerai aux tems plus reculés, qu'après avoir parfaitement établi la connoissance du moyen age, que l'on a beaucoup négligé jusques à présent, & sans laquelle pourtant les tems modernes ne peuvent acquérir aucune connoissance exacte des tems anciens : car le moyen age est le chaînon qui les lie.³²

Au lieu de l'annuler comme un âge des ténèbres heureusement terminé, il faut comprendre le chaînon que constitue le Moyen Âge, dont l'importance réside précisément dans la raison pour laquelle les humanistes et Condorcet l'avaient sorti de l'histoire : il se situe entre les anciens et les modernes. Pour cela, il suffit de « laiss[er] parler les auteurs eux-mêmes » depuis « leur vraie place chronologique », sans altérer la langue, ni voiler les passages qui pourraient choquer la bienséance des lecteurs. Si on laisse s'*incarner* l'âge intermédiaire, il ne marque plus une rupture dans l'histoire, au contraire il en établit la continuité. L'image est féconde ; on la retrouve chez Balzac.

³⁰ D. Triaire, « Le Moyen Âge de Jean Potocki », *Revue des Langues Romanes*, n° 115-1 : *Les imaginations savantes : Fictions et éruditions du Moyen Âge au dix-neuvième siècle*, 2011, p. 27-47.

³¹ J. Potocki, *Suite des recherches sur la Sarmatie*, Varsovie, Drukarnia Wolney, 1790, livre IV, p. 96-97.

³² J. Potocki, *Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples slaves*, cité par D. Triaire, *op. cit.*, p. 32.